

Parleur de morts...

Chet Baker, Jean-Michel Basquiat, Bernard-Marie Koltès (La Révolte des anges)

Extrait de l'entretien entre Denys Laboutière¹ et Enzo Cormann sur la genèse de *La Révolte des anges*, mise en scène par l'auteur au Théâtre National de la Colline en 2004.

(On peut écouter la totalité de l'entretien sur www.theatre-contemporain.net).



Thierry Blanc (*Le Desperado Joyeux*)
Jean-Louis Loca (*L'Enfant Radiant*)
Carlo Brandt (*Le Prince de la Fêlure*)
La Révolte des anges
Photo Nicolas Boudier



Thierry Blanc (*Le Desperado Joyeux*)
La Révolte des anges
Photo Nicolas Boudier

DL : (...) Tu présentes deux spectacles de création à Paris, que tu signes, que tu mets en scène ou que tu joues, qui sont tous les deux des manières d'éloge et de tombeau, c'est-à-dire des compositions poétiques, musicales, l'une en hommage à Jack Kerouac, *Le Dit de la chute* (à la Maison de la Poésie), et *La Révolte des anges*, qui est un triple tombeau vis-à-vis de Chet Baker, Jean-Michel Basquiat et Bernard-Marie Koltès.

Qu'est-ce qui conduit l'écrivain Enzo Cormann à se révéler, là, à travers pareilles figures sinon tutélaires du moins fraternelles ? Pourquoi cette parole, cette nécessité d'être dans cette parole hétérogène ? Quelle est donc la genèse de ta pièce *La Révolte des anges* ?

EC : (...) On fait toujours parler les morts. Enfin, plus exactement, on crée des présents qui n'ont jamais été présents. On crée la présence. On invente la présence de non-présents. De gens qui n'ont pas été présents. Qui ne sont pas présents, et qui ne le seront pas. En quelque sorte, on fait parler des morts qui ne sont pas morts puisqu'ils n'ont jamais été. (...) L'idée d'inventer des présences, d'inventer des êtres qui n'ont pas été présents m'a mené tout naturellement à imaginer un jour à « prêter » des propos à quelqu'un. C'est-à-dire à parler en autrui. Cet autrui n'était pas un autrui inventé, ou en tout cas pas complètement inventé, mais un autrui existant ou ayant existé. Et un certain nombre de petites prémices se sont fait jour comme ça dans mes textes. L'envie, par exemple, de donner la parole à Che Guevara... à Fidel Castro... Et puis, de fil en aiguille, est venu ce thème des anges... Et puis, cette chose qui frappe, que Jean-Michel Basquiat, Chet Baker, Bernard-Marie Koltès avaient été tous trois appelés de leur vivant des « anges », ou que leur mort avait été commentée avec des propos dans lesquels l'angélisme revenait : *gueule d'ange*, *ange de la fêlure*, ou bien *l'ange de la peinture*, ou *l'ange du graffiti*... Enfin, bon, des histoires... Mais quoi ? C'est quoi ? Ange, oui, d'accord, mais c'est quoi ?...

DL : Un intermédiaire entre Dieu et les hommes ?

¹ Denys Laboutière est dramaturge, traducteur et enseignant au département d'écriture de l'ENSATT.

EC : Oui... et en même temps l'ange, naturellement, il a perdu sa valeur ancienne. C'est aussi l'icône. C'est aussi une espèce d'immobilisation de la figure. Qui devient justement, quand même, quelque chose qu'on adore. C'est un geste idolâtre.

DL : Et d'ailleurs, dans la pièce, il est beaucoup question de tout ça, de cette idolâtrie.

EC : Et donc, la Révolte des anges, c'est parce que, au fond, ces anges, qui sont fêtés, qui sont généralement admirés...

DL : ...adulés.

EC : ...d'autant plus adulés qu'ils sont morts... Au fond, ces anges, ils se plaignent de leur condition. Ça ne leur plaît pas tellement. Parce qu'ils ont été immobilisés dans des figures qui les changent en choses. Qui les chosifient. Et eux, leur projet, ce n'était pas du tout d'être chosifiés. Leur projet c'était de vivre plus.

DL : D'être vivants.

EC : Oui.

DL : Encore plus *présents*. Parce que dans la pièce, effectivement, ils ne cessent de réclamer ça : « Nous sommes présents ».

EC : Voilà. Et du coup, ce malentendu est terrible. C'est que l'admiration, l'adulation de leurs semblables, déjà de leur vivant, mais d'autant plus après leur mort, les immobilise et les fige.

DL : D'ailleurs, ça m'a rappelé que tu tournais là aussi autour des mêmes problématiques que Dubillard dans sa pièce *Où boivent les vaches* ?

EC : Oui tout à fait.

DL : Même si toi tu l'écris d'une façon tout à fait différente, tu t'interroges aussi sur ce statut du poète comme Dubillard dans sa pièce.

EC : Absolument. C'est-à-dire, qu'au fond, on finit par entretenir une relation à la poésie, entendue au sens large — que ce soit celle de la peinture, de la musique, ou de l'écriture, ou de la littérature (mettons, de la littérature dramatique) —, on finit par la vider de sa substance même. C'est-à-dire qu'on n'entretient plus avec elle une relation concrète. Or pour moi, vraiment, la poésie c'est quelque chose d'infiniment concret. C'est un geste qui réinjecte du mouvement dans des choses qui étaient devenues immobiles. Et le poète est pris à son propre piège. C'est-à-dire qu'il n'a cessé de réinjecter du mouvement dans des choses inertes, et il est lui-même pris comme chose. Et il est lui-même...

DL : ...momifié.

EC : Momifié en un sens, oui, voilà. Or, moi, j'avais envie de leur prêter ma voix si je puis dire, ou d'habiter la leur (évidemment il y a un échange). J'avais envie de réinjecter un petit peu de doute. Donc un peu de mouvement. Et naturellement on sent bien que le principal moteur de la pièce c'est l'amour que je porte aux ouvrages de ces trois individus.